

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 49 (1945)

Artikel: Les deux frères
Autor: Rossel, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-684520>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les deux frères

(A mon père)

O sainte liberté, ton nom est notre autel.

(V. R., Morgarten)

*Ils habitaient ensemble une cime très haute,
Blanche et sereine encor, qu'ils nommaient Liberté.
L'ainé depuis longtemps avait gravi la côte,
Puis le flanc dur, abrupt, qu'on disait indompté,
Et qui faisait pâlir les tyrans de la plaine.
L'audace, un idéal, plusieurs siècles d'efforts
L'avaient conduit là-haut, et sa grande âme, pleine
Du souffle pur des monts, chantait son fier essor.*

*Il fut seul bien des ans sur la cime sévère
Avant que le plus jeune à son tour y montât.
Il lui tendit, heureux, sa main ferme de frère,
Et le cadet, victime aussi des potentats
Pour avoir trop fixé la cime qu'ils maudissent,
S'était jeté, meurtri, dans les bras de l'ainé.
Et cette intime étreinte, au bord du précipice,
Les avait l'un à l'autre à jamais enchaînés.
Exilés ? Non ! A deux, ils pouvaient se suffire,
L'ainé voyant le monde en sage, et le cadet
A travers son grand cœur. O les rêves qu'ils firent !
Il leur semblait parfois que la cime montait,
Montait toujours plus haut dans la sphère étoilée,
L'argentant, comme l'Alpe, au contact des soleils
Qu'elle effleurait de sa blancheur immaculée ;
Et ces astres si purs qu'ils leur semblaient pareils,
Chacun, à quelque étoile immense et lumineuse,
C'était d'abord Justice et puis Fraternité,
Et puis, plus haut encor, Charité, merveilleuse...*

*Un soir qu'ils s'enivraient des splendeurs de l'été,
Un murmure, troublant comme un doux son de cloches,
Vint les tirer soudain de leurs doux rêves charmants,
Tantôt joyeux, tantôt grave, toujours plus proche,
Emplissant l'air du soir d'un saint recueillement ;
Il les saisit au cœur comme une voix chérie,
Et les deux frères, mus par un même frisson,
S'étreignirent, disant : « O ma mère, ô Patrie ! »*

*Deux jours plus tard, c'était la mort, la trahison
Tout en bas dans la plaine où trônent les despotes.
Les félons immolaient, assassinaient sans peur
Des peuples innocents qu'ils broyaient sous leurs bottes.
Guerre atroce, tragique, et monstrueux labeur !
Les deux frères, restés sur la cime bénie,
Suivaient d'un œil ardent ces terribles combats.
L'aîné surtout — le sage, ô cruelle ironie ! —
Se sentait entraîné par les forces d'en bas.
Le vertige le prit, il glissa dans l'abîme,
Roula jusqu'à la roche où le plus jeune, un jour,
Avait cherché sa main pour monter à la cime,
Et cria sa détresse et sa peine à son tour.
Mais le cadet, avant cette plainte éperdue,
N'écoutant que son cœur, s'était, de roc en roc,
Elancé pour saisir la pauvre main tendue.
Il la prit dans la sienne et l'aîné, que le choc
Avait comme brisé, dont l'âme était meurtrie,
Remonta le flanc dur, abrupt, jusqu'au sommet.*

*Là-haut, dans l'air paisible, où les deux frères prient,
Un son divin s'élève, une voix qu'ils aimaient,
Maternelle toujours, la voix de la Patrie.*

Jean Rossel.